

Islam et violence

Texte écrit le 12 octobre 2006. Mis en ligne le 11 avril 2016.

Je me contenterai de présenter ici le seconde partie d'un texte que je trouve dans mes archives daté du 12 octobre 2006, en réaction au fameux discours délivré par Benoit XVI à Ratisbonne en septembre 2006¹ et intitulé *Foi, raison et université – Souvenirs et réflexions*, en attendant de pouvoir actualiser le sujet. La première partie de ce texte, datée du 7 octobre 2006, porte le titre « L'Islam et l'Autre dans le discours de Ratisbonne ». Quant à la troisième partie, consacrée au « Discours théologique de Benoit de Benoit XVI », elle ne fut pas terminée et le texte a donc échappé à la publication. Les différences avec le texte original ne correspondent qu'à des corrections typographiques et des précisions bibliographiques. À noter que je n'utiliserai pas toujours aujourd'hui le même vocabulaire.

Le pape et l'Islam dans le discours de Ratisbonne.

II. L'incidence politique du discours

Du point de vue du contenu, le discours sur l'homothétie entre identité de l'Église et identité de l'Europe inclus dans le cours *ex cathedra* prodigué par Benoît XVI est parfaitement cohérent avec la demande de Jean-Paul II d'introduire l'affirmation de l'identité chrétienne de l'Europe dans la Constitution européenne et la prise de position de son successeur de refuser l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Mais il est difficile d'affirmer que ce discours est de nature théologique. Ces propos sont bien d'essence politique, en prenant ce terme au sens de « vie de la Cité », avec son agora, en tant que lieu symbolique où se nouent ses relations internes. Et le pape ne se conduit pas seulement en pontife, en chef spirituel, mais en souverain temporel, en chef de l'État pontifical.

De point de vue de la forme, maintenant, le cours magistral de Ratisbonne n'est pas délivré « en conclave », devant un simple cercle de prêtres et d'universitaires initiés, mais sous l'œil des télévisions devant les micros des radios massivement présentes qui. Benoît XVI sait par conséquent que, par l'intermédiaire des médias, il parle sur l'agora du monde-village, qu'il s'adresse à un public qui ne se limite pas au public européen et dont les réactions ont très peu à voir avec la théologie. L'épisode tout récent des caricatures de Mohammed aurait dû donner à penser.

Charge théorique et vulgate islamophobe

L'opinion du Monde islamique tout particulièrement est chauffée à blanc par l'injustice des Grandes puissances dans le chapelet des pays du Moyen-Orient, de l'Afghanistan à la Palestine, en passant par l'Iraq et le Liban, voir peut être bientôt l'Iran, dont la religion et la culture sont quotidiennement stigmatisées comme responsables des malheurs du monde, et

¹ *Foi, raison et université – Souvenirs et réflexions*, version française du discours du Pape lors de la rencontre avec les représentants du monde des sciences au Grand Amphithéâtre de l'Université de Ratisbonne, le mardi 12 septembre 2006, en ligne sur le site officiel du Vatican.

notamment du terrorisme. On pouvait s'attendre à ce que, lancée dans une opinion nourrie pétrie de ferveur religieuse, la citation de Manuel II chargeant le prophète Mohammed provoquât des réactions de colère, dont on ne peut naturellement que déplorer la forme, les outrances et les actes parfois insoutenables qui les accompagnent. Le *Figaro* pouvait donc publier la tribune indignée d'un citoyen qui se dit excédé par « les réactions suscitées par l'analyse de Benoît XVI sur l'islam et la violence »². Robert Redeker y écrit donc, en défense de cette « analyse » on ne peut plus mesurée et bien éduquée du Saint Père : « Exaltation de la violence : chef de guerre impitoyable, pillard, massacreur de juifs et polygame, tel se révèle Mahomet à travers le Coran ». La violence est donc inscrite dans les gènes de l'Islam. Donnant un tour savant à la vulgate de l'islamophobie populaire, la fonction du discours pontifical est de donner un fondement théorique aux préjugés largement répandus : il les justifie donc et leur donne force, lorsqu'il reprend le commentaire de l'éditeur de Theodore Khoury : « Pour la doctrine musulmane [...], Dieu est transcendant. Sa volonté n'est liée à aucune de nos catégories, fût-ce celle du raisonnable ». Il donne tout son poids politique et théologique pour justifier dans l'Islam un lien ontologique entre la violence et l'absence de raison...

Et le pauvre iman invité pour servir de tête de Turc sur les plateaux de télévision à côté de têtes pensantes chevronnées est enfermé dans le dilemme suivant : ou bien réagir durement aux attaques qu'il ressent contre sa religion et ne pas accepter la sacrosainte Critique et la sacrosainte Liberté de la presse, qui sont les piliers de la Civilisation des Droits de l'Homme ; ou bien ne pas répondre aux attaques et être accusé de prendre les critiques faites à l'Islam par le mépris, ce qui est encore une offense à Notre civilisation ! Dans les deux cas, il est disqualifié car la seule réponse qu'on attend de lui est qu'il susurre d'un ton contrit : *mea culpa, mea maxima culpa*, la religion du prophète Mohammed prône la violence mais j'en suis très malheureux et, en signe de repentance, voici, sur un plateau d'argent, la corde avec laquelle vous êtes en droit de me pendre... En se conformant aux canons d'un jeu bien rôdé, on peut donc présenter d'un côté le discours du pape comme une « analyse », soit un discours fait sur le mode neutre, objectif et dépassionné et, de l'autre des réactions impulsives, sauvages de foules pakistanaïses de barbues vociférant n'est-il pas la démonstration vivante, la preuve aveuglante d'évidence sensible, de la justesse de l'affirmation pontificale lorsqu'il établit un lien entre la violence et l'Islam ?

La violence dans la lettre du Coran et... de la Bible

Mais il est aussi des intellectuels qui tombent dans le panneau du discours de Ratisbonne. C'est ainsi que Abdelwahab Meddeb fait cette remarque : « L'islamisme est, certes, la maladie de l'islam, mais les germes sont dans le texte lui-même »³. Certes, on lit par exemple : « Et combattez dans le sentier de Dieu ceux qui vous combattent, et ne transgressez

² Robert Redeker, « Face aux intimidations islamistes, que doit faire le monde libre ? », *Le Figaro* du 19 septembre 2006. Cet homme n'est nullement un obscur professeur de philosophie de lycée. Cet homme, que Claude Lanzmann, qui le côtoie à la rédaction des *Temps modernes*, présente comme « un vrai penseur », et il est vu, parmi ses collègues, comme « quelqu'un d'attentif, à l'écoute et épris de dialogue » (voir « Robert Redeker, un électron libre entravé, *Le Monde* du 5 octobre 2006). L'auteur de cet article écrit de lui qu'il « a écrit, dans *Le Monde* comme dans d'autres quotidiens et revues, de nombreuses contributions iconoclastes sur le révisionnisme, la judéophobie, le sport, la République, la laïcité, l'école, etc. ». Je n'ai lu aucun des écrits de ce « voltairien dans un siècle qui ne l'est pas », selon le mot de son ami, l'écrivain François George, mais s'il aborde tous les sujets dont il s'agit de la même manière que celle de l'Islam, il est de ces « nouveaux philosophes » qui affectent des discours d'opprimés pour défendre les lieux communs idéologiques de l'ordre établi.

³ Abdelwahhab Meddeb, entrevue avec Christophe Boltanski et Marc Semo intitulée « L'islamisme est la maladie de l'islam, mais les germes sont dans le texte », *Libération* le 23 septembre 2006.

pas [...] – Et tuez ceux-là, où que vous les rencontriez ; et chassez-les d’où ils vous ont chassés : la persécution est plus grave que le meurtre » (II, 190-191). Il est clair que, devant l’injustice, Mohammed en prêche pas de tendre l’autre joue. Ou encore : « Puis, lorsque les mois sacrés expirent, alors tuez ces faiseurs de dieux, ou que vous les trouviez [...] » (IX, 5). Un tel argument mérite une réponse en plusieurs points.

La première chose à dire, c’est tout d’abord que la violence ne se trouve pas seulement dans la lettre du *Coran* où elle sert aujourd’hui à des courants qui invoquent le Livre pour se justifier l’usage de la violence, sans entrer ici dans la discussion sur la légitimité de cette violence. Elle est aussi dans la lettre de la *Bible*.

Le *Livre de Josué* est fameux et contient des passages qui peuvent considérés comme une apologie du massacre : « Ils vouèrent à l’interdit tout ce qui se trouvait était dans la ville, aussi bien l’homme que la femme, le jeune homme que le vieillard, le taureau, le mouton et l’âne, les passant au fil de l’épée » (*Josué*, VI, 21). Or les Protestants anglo-saxons qui investirent l’Amérique du Nord comme une nouvelle Terre promise utilisèrent amplement ce livre pour justifier l’extermination des Indiens, tout comme les Boers invoquèrent cette épopée biblique pour celle des Noirs d’Afrique du Sud. Et c’est également au nom de l’*Ancien Testament* que Thomas Münzer appela à l’insurrection, tandis que de son côté, Martin Luther appelait les princes à massacrer les paysans révoltés : « Ceux qui se sont opposés à la révélation de Dieu, il faut les exterminer sans merci, de même qu’Ezéchias, Cyrus, Josias, Daniel et Elie ont exterminé les prêtres de Baal. Vous ne devez pas avoir de pitié pour les idolâtres ; détruisez leurs autels, brisez leurs images et brûlez-les, afin que mon courroux ne s’abatte pas sur vous. Il faut les mettre en pièces, les étrangler, les égorger comme on abat des chiens enragés »⁴.

Le fait que Jésus soit « un maître d’amour » n’empêche pourtant pas que les disciples de lui prêtent ces paroles : « N’allez pas croire que je suis venu apporter la paix sur terre ; je ne suis pas venu apporter la paix mais bien le glaive » (*Matthieu*, XXVI, 82), et surtout : « Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi ». Sur ces mots, Jésus partit en avant monter à Jérusalem » (*Luc*, 27-28.). Or c’est ce dernier passage qui servit de justification à Thomas Münzer et à la révolte des paysans allemands contre les appels au meurtre des paysans révoltés fait aux princes par Martin Luther qui invoquait lui-même contre les paysans.

Il ne manque pourtant pas de théologiens sensés pour affirmer qu’il y a le texte et le contexte, qu’il faut replacer ce qui apparaît dans les écritures dans le contexte de leur époque, et même parfois considérer voir leur signification métaphorique et non littérale. Ici deux sortes de critiques conjuguent leurs coups pour les porter à l’Islam : ceux qui luttent au nom du combat contre toutes les religions et ceux qui oublient d’appliquer au *Coran* et aux hadiths ce qu’ils se permettent pour la *Bible*. Le fait est que, dans les trois religions abrahamiques, on n’a pas manqué d’instrumentaliser « la lettre » des textes pour justifier la violence. C’est faire preuve soit d’inculture soit de mauvaise foi que d’utiliser l’argument contre l’Islam sans pointer du doigt le fait que des arguments symétriques sont aujourd’hui employés au nom des autres religions du *Livre*... Ce qui n’implique nullement la condamnation en bloc ni du judaïsme ni du christianisme.

L’Islam possède-t-il des anticorps contre la barbarie ?

⁴ Je ne retrouve pas le texte original mais la fin de cette citation est reprise par Marx et Engels dans *La guerre des paysans en Allemagne*, dans *Œuvres complètes*, Paris : Costes, 210. Pour ceux qui veulent lire le texte en allemand, voir *Der deutsche Bauernkrieg. Zweiter, mit einer Einleitung versehener Abdruck*, Expedition des „Volksstaat“ (F. Thiele), Leipzig 1870.

Et l'on arrive ici à un second argument. Dans sa tribune libre, Robert Redeker concède que « l'Église catholique n'est pas exempte de reproches », mais que « ce qui différencie le christianisme de l'islam apparaît : il est toujours possible de retourner les valeurs évangéliques, la douce personne de Jésus contre les dérives de l'Église. Aucune des fautes de l'Église ne plonge ses racines dans l'Évangile. Jésus est non-violent »⁵. Le retour à Jésus est un recours contre les excès de l'institution ecclésiale. Le recours à Mahomet, au contraire, renforce la haine et la violence. Jésus est un maître d'amour, Mahomet un maître de haine ». Un tel discours Robert Redeker traduit bien l'état d'esprit d'une bonne partie de la société qui a du mal à comprendre la colère des peuples des pays islamiques, la colère en Europe des populations immigrées, et voit dans le retour du religieux que l'on attribue à l'Islam une sorte de retour au Moyen-Âge.

Effectivement, le recours à Jésus n'a pas empêché l'Église d'utiliser la violence au nom de la Foi pendant un bon millier d'années. On peut comprendre que Benoît XVI ait pu être tenté de faire un clin d'œil au patriarche de Constantinople en citant l'empereur Manuel II avant son voyage à Istanbul. Mais en prenant le risque de faire une citation hors contexte, il s'exposait à recevoir par un effet de boomerang quantité d'arguments hors contexte. Et quand, par la bouche de Manuel II, il stigmatise l'Islam comme l'exemple négatif de Mohammed donnant « mandat de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait », on peut à bon droit lui renvoyer l'appel de Clermont d'Urbain II et plus généralement, la croisade des Albigeois et l'Inquisition, l'évangélisation forcée des Indiens d'Amérique, etc.

On pourrait se dire : tout cela est le passé... Le Jean-Paul II a demandé pardon pour les persécutions de Juif, demandé pardon pour les croisades. Hélas, de n'est pas si simple : il n'est pas besoin d'aller chercher Ben Laden pour entendre aujourd'hui même justifier des actes violents au nom de Dieu. Inspiré par les prédictions apocalyptiques du théologien anglais du XIX^e siècle John Nelson Darby, les évangélistes étasuniens voient dans le triomphe du « grand Israël » comme un signe avant-coureur d'une deuxième bataille d'Armageddon, laquelle verrait le Bien triompher du Mal et le retour sur terre du Christ dont le règne devrait durer mille ans... La confusion totale qu'ils opèrent entre eschatologie et politique fait de leur courant le pendant chrétien de l'islamisme politique d'un Oussama Ben Laden... On rétorquera que les Évangélistes ne sont pas les Catholiques et que le pape n'a aucune juridiction sur eux. En tant que responsable chrétien, il a cependant vis-à-vis des Musulmans une responsabilité à dénoncer cette politique de colonisation violente qui se poursuit au nom de la défense d'un Occident et d'une Chrétienté dont il se réclame...

D'autre part n'y a-t-il pas dans le *Coran* lui-même et dans les Dits du Prophète des éléments de recours conte une intempestive de la violence ? On distingue en fait dans le *Coran* lui-même les versets médinois et les versets mecquois. Et quand le pape cite Manuel II, il ne fait que reprendre la vieille image éculée du « Mahomet guerrier et brigand » que l'Église a forgé du temps des croisades. Et il a lâché la bonde aux stigmatisations haineuses d'un Robert Redeker qui, citations de Maxime Rodinson à l'appui, forge cette caricature :

« Le *Coran* est un livre d'inouïe violence. Maxime Rodinson énonce, dans l'*Encyclopédia Universalis*, quelques vérités aussi importantes que taboues en France. D'une part, « Muhammad révéla à Médine des qualités insoupçonnées de dirigeant politique et de chef militaire [...]. Il recourut à la guerre privée, institution courante en Arabie [...]. Muhammad envoya bientôt des petits groupes de ses partisans attaquer les caravanes mekkoises, punissant ainsi ses incrédules compatriotes et du même coup acquérant un riche butin ». D'autre part, «

⁵ Robert Radeker, *ibid.*

Muhammad profita de ce succès pour éliminer de Médine, en la faisant massacrer, la dernière tribu juive qui y restait, les Qurayza, qu'il accusait d'un comportement suspect". Enfin, « après la mort de Khadidja, il épousa une veuve, bonne ménagère, Sawda, et aussi la petite Aisha, qui avait à peine une dizaine d'années. Ses penchants érotiques, longtemps contenus, devaient lui faire contracter concurremment une dizaine de mariages". Exaltation de la violence : chef de guerre impitoyable, pillard, massacreur de juifs et polygame, tel se révèle Mahomet à travers le Coran »⁶. D'accord, cela fait partie de la polémique : on tient un argument de poids en faisant dire à quelqu'un dont on ne partage pas l'avis ce que l'on voudrait dire soi-même. Sauf que ce procédé n'a de sens que si l'on respecte le contexte et que si, en théorie du moins, l'auteur que l'on cite pouvait lui-même se retrouver dans la citation. Or, Robert Redeker oublie que, dans le texte invoqué, Maxime Rodinson fait le portrait d'un homme qui fut en même temps chef religieux et chef politique dont il faut replacer la conduite en tenant « compte de mœurs du temps et de son pays ». Selon lui, en tant que chef politique, « Il montra, en bien des cas, de la clémence, de la longanimité, de la largeur de vues et fut souvent exigeant envers lui-même. Ses lois furent sages, libérales (notamment vis-à-vis des femmes), progressives par rapport à son milieu »⁷. Robert Redeker sait certainement que si Maxime Rodinson était athée, il ne trempait pas sa plume dans l'encre trouble de la calomnie et de la démagogie antireligieuse, et pouvait écrire : « J'ai beaucoup de respect, d'estime et même d'admiration pour le Prophète, le fondateur de la communauté musulmane »⁸. C'est que ce penseur encyclopédique, linguiste et philologue, sociologue et anthropologue de culture encyclopédique et d'une vraie trempe de philosophe, savait qu'on ne pouvait reprocher à Mohammed d'avoir été un homme politique car les circonstances ont voulu qu'il le fût en même temps qu'il fut chef politique et chef spirituel. On peut préférer le personnage de Jésus à celui de Mohammed d'un point de vue religieux. Les ignorants qui s'en prennent à Mohammed ne savent pas le respect qu'on les Musulmans pour Jésus. Quant aux athées qui le caricaturent en s'imaginant qu'ils donnent ainsi des arguments à leur propre croyance, ils se trompent lourdement : leur caricature peut bien avoir pour effet de mettre dans leur quartier du monde-village, les rieurs de leur côté, mais ils ne font que créer, sur l'agora de ce même monde-village, de l'animosité contre eux et la société « libre » et « tolérante » dont ils se prétendent les champions. On peut donc passer au crible de la critique les actes de Mohammed comme chef politique, ce que fait d'ailleurs Maxime Rodinson, mais sur le terrain politique qu'il faut discuter et contextualiser l'usage de la violence. Or la question que pose le pape dans son discours n'est pas tant la question de la légitimité de la violence dans la société que celle de son usage pour la propagation de la Foi.

Personne ne peut nier que le christianisme possède des anticorps qui ont permis à un certain nombre de Chrétiens et même à l'institution ecclésiale elle-même de condamner la barbarie dont elle s'est rendue responsable dans l'Histoire. En fait, il est difficile d'imaginer une civilisation humaine ou de religion qui ne soit plurielle et ne possède d'anticorps contre ses tendances socialement exécrables ou d'anticorps. Une des raisons de ce phénomène tient au fait que le lien entre les idées et les actes n'est pas direct et mécanique, ni pour les individus, ni pour les sociétés. Comme le fait remarquer Maxime Rodinson, « on a tendance, pour ainsi dire "naturellement", à vouloir lire les décisions des hommes politiques et les réactions des masses qui les suivent dans les idées doctrinales de penseurs, de philosophes de prophètes dont ils prétendent suivre l'action. [...] Cependant, la moindre analyse attentive et objective

⁶ Maxime Rodinson, « Muhammad », Dictionnaire de l'Islam, religion et civilisation : Paris : Encyclopedia Universalis & Albin Michel, 1997, 612.

⁷ Maxime Rodinson, *ibid.*

⁸ Maxime Rodinson, *L'Islam, politique et religion*, Paris : Fayard, 1993, 21.

des faits révèle un processus bien plus complexe d'interactions entre les idées doctrinales, les décisions politiques et la façon dont celles-ci sont reçues et s'inscrivent dans la réalité. Quoiqu'on en pense souvent, et malgré la religiosité profonde de beaucoup de musulmans il en est de même pour l'Islam »⁹.

Il n'existe pas, dans nos contrées, que des philosophes haineux vis-à-vis des autres civilisations. À la question posée : « Prenons aujourd'hui l'Islam avec l'exemple d'Al-Qaïda. Où discernez-vous ces "anticorps" dont vous parlez ? », Edgar Morin, qui est lui aussi un philosophe, mais d'une autre trempe que nos aboyeurs officiels de ragots contre l'Islam, répondait en avril 2003 : « Des anticorps, là aussi, prenez le Coran, comme vous prendriez la Bible et les Evangiles. Vous y trouverez de tout. Des messages de fraternité, d'amour, d'humanisme. Vous trouvez aussi des choses plus dures. Donc, à mon avis, il y a d'une part la potentialité œcuménique qui se trouve dans le Coran, et qui s'adresse à tous les être humains. D'autre part, dans le catholicisme, nous trouvons à côté d'interprétations plus tolérantes, celle de l'Inquisition avec ses répressions. De même, il y a plusieurs interprétations de l'Islam »¹⁰.

En effet, tout d'abord, le *Coran* et les Dits du Prophète possèdent eux-mêmes dans la lettre des « antidotes à la barbarie ». De ce point de vue, le verset « Pas de contrainte en religion, car le bon chemin se distingue de l'errance » (II, 256), en est une. On pourrait en trouver d'autres, notamment : « Oui, ceux qui ont cru et ceux qui se sont judaïsés, et les Nazaréens [les Chrétiens], les Sabéens, quiconque a cru en Dieu et au Jour dernier, et fait œuvre bonne, pour cela, leur récompense est auprès de leur Seigneur. Sur eux, nulle crainte ; et points ne seront affligés ». (II, 62). Et ensuite, il ne manque pas, dans la religion et la civilisation islamiques, dans toute époque, depuis l'Âge d'or jusqu'à nos jours, de poètes et de penseurs, de chefs politiques qui n'aient perpétué cette attitude de convivance vraie, qui n'aient conçu le jihad non comme une guerre de conquête au nom de la Foi, mais comme une guerre de Résistance légitime à une agression.

[Il faudrait ici faire allusion à l'erreur qui consiste à tout mêler dans « islamisme » et noter à ce propos de travail approfondi et nuancé de Mohamed Tahar Bensaada sur Les théologies islamiques de libération¹¹].

Mais, traitant ici de l'attitude des Européens envers l'Islam comme religion et comme civilisation, mon propos n'est pas de faire une histoire de ces positions, tendances et courants à l'intérieur de l'Islam comme religion et du Monde arabe et islamique lui-même. On peut laisser cette tâche à des penseurs appartenant à cette religion et à cette civilisation : ils le feront avec toute la profondeur d'esprit et l'à propos nécessaires. Et si l'on reste hors de la sphère de l'Islam, il ne manque pas de non-Musulmans qui ont considéré dans l'Histoire la religion et les sociétés islamiques comme relativement tolérantes en comparaison à d'autres religions et sociétés. De ce point de vue, les irruptions de violence constatés aujourd'hui sont inséparables des injustices commises depuis deux siècles par l'Europe vis-à-vis du Monde islamique : colonisation, oppression politique et autres injustices qui, loin d'être reléguées au passé, sont aujourd'hui bien vivante : qu'on songe à l'Iraq, à la Palestine ou au Liban, aux

⁹ Maxime Rodinson, *L'islam, politique et croyance*, op. cit., p.27-28.

¹⁰ Edgar Morin, « La guerre d'Irak et la société-monde », propos recueillis par Naïma Lefkir-Laffitte et Roland Laffitte, *Les cahiers de l'Orient*, n° 72, 4^{ème} trimestre 2003, 83. Edgar Morin avait, de son côté employé la formule d'« antidotes à la barbarie » : selon lui, « la civilisation occidentale a produit les trois antidotes à la barbarie; ceux-ci bien qu'insuffisants, fragiles et menacés, sont l'humanisme universaliste, la démocratie, la laïcité » (voir « Ce que nous savions déjà... », *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires*, n° 16, février 2002).

¹¹ Mohamed Tahar Bensaada, « Approche socio-historique des théologies islamiques de la libération », in Centre tricontinental, *Théologies de la libération*, Paris : L'Harmattan, 2000.

exactions d'Israël et à la prétention étasunienne à forger un Grand Moyen-Orient à sa botte. Un minimum de justice vis-à-vis de leurs espoirs politiques légitimes, voilà ce qui manque le plus depuis près de deux siècles au Monde islamique et surtout aux Arabes. Un minimum de justice à rendre à leurs conceptions et à leurs croyances, voilà ce qui manque le plus aux Musulmans dans les rapports de l'Europe et de la Russie – et aujourd'hui les États-Unis – avec eux.

C'est le poids accumulé de ces injustices, dont le noyau hautement symbolique est l'injustice faite à la Palestine, qui explique des réactions enflammées dans le Monde arabe et islamique. Dans une société où le rapport entre le politique et le religieux n'est pas de même nature et où son évolution n'a pas la même temporalité qu'en Europe et dans les sociétés-filles d'Amérique du Nord et de Russie, la colère se teinte naturellement d'exaltation religieuse. Et elle peut être instrumentalisée par des courants islamistes présentant au moins le triple caractère d'être intégristes du point de vue religieux, rigoristes d'un point de vue des mœurs et exclusivistes d'un point de vue des rapports avec l'Autre et notamment ce qui se présente à eux comme l'Occident, et par la démagogie de gouvernements qui peuvent trouver là un moyen de pression, une arme que les vassaux peuvent se donner dans le rapport de forces qu'ils entretiennent avec leurs maîtres. Cela n'est pas une raison pour nos bonnes âmes universalistes et raisonnables nient cette colère et ne s'interrogent pas sur ses causes et en particulier sur ce qui, dans ces causes, est de la responsabilité d'instances politiques, sociales et intellectuelles appartenant à nos sociétés, c'est-à-dire à notre quartier du monde-village.

L'Islam comme Altérité absolue

Ceci nous conduit à un troisième argument. Tout le monde, loin s'en faut, ne partage pas l'attitude de Maxime Rodinson quand il écrit : « Je me refuse à considérer l'Islam comme une totalité conceptuelle, un système d'idées, de pratiques, de choix de vie qui serait à la racine ou le noyau de tous les comportements publics et privés du monde qui fait profession d'adhérer à cette religion »¹².

En effet, précisons cette question. La manière dont on aborde souvent les questions des rapports entre civilisations est symptomatique d'une tendance qui, pour être largement répandue – il suffit de se reporter au livre fameux de Samuel Huntington¹³ –, n'en prête cependant le flanc à deux critiques. La première tient à l'identification opérée entre société, civilisation et religion. En fait, la société est une communauté humaine organisée, et les principales aires géohistoriques se sont très tôt constituées en systèmes étatiques coïncidant plus ou moins avec leur découpage, de solidité et de plasticité diverses et selon des critères extrêmement variables qui ont favorisé leur formation. La culture est autre chose : c'est l'être au monde de la société, c'est-à-dire sa personnalité, laquelle peut s'avérer, tout comme pour les êtres humains, plus ou moins forte : certaines cultures ont ainsi, par leur rayonnement, atteint la qualité de civilisations. Quant aux religions – au moins pour ce qui des aires où ont grandi les trois religions monothéistes – ou aux grands systèmes philosophiques, ils sont au cœur de la notion de civilisation, en forme le noyau, ce qui n'exclut nullement le dualisme.

La seconde erreur est la réduction et la confusion de chacun de ces trois phénomènes en une sorte de bloc historique homogène, inaltérable et invariant. Si l'on s'attache plus précisément à la notion de culture ou de civilisation, il en va de cette notion comme de la personnalité de l'être humain singulier : une société possède un regard sur soi, un sentiment de pérennité dans

¹² Maxime Rodinson, *L'islam, politique et croyance*, op. cit., 9.

¹³ Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris : Odile Jacob, 1997.

l'espace-temps, qui constitue son identité propre, laquelle apparaît comme nécessairement ambiguë : de même que l'individu a besoin de se considérer, de la naissance à la mort, identique à lui-même, mais qu'il grandit, subit des influences extérieures, participe à de multiples expériences sociales parfois concurrentes voire antagoniques, et se reconstruit plusieurs reprises au cours de son existence en passant parfois par des crises de la personnalité, la civilisation est un fait social essentiellement ouvert, pluriel et plastique.

Certes, de nombreux penseurs seront d'accord avec le fait que la civilisation européenne soit ouverte, plurielle et plastique : ils savent qu'elle est le résultat d'influences multiples et même si l'on hypertrophie dans la pensée collective notre héritage grec et marque une forte propension à nier notre héritage arabe. Qu'elle soit plurielle est évident si l'on songe à la bataille au débat qui existe entre « identité chrétienne » et « identité laïque » qui s'est déchaîné lors du débat sur la Constitution européenne. Qu'elle soit plastique aveugle les sens si l'on songe à la subversion opérée dans notre civilisation par les Lumières dont nous nous réclamons à haute voix, voire à tort et à travers. Ces trois points sont acceptés, du moins en théorie car, dans la pratique, chacun reste souvent figé sur une position exclusiviste. Or, les mêmes abordent l'Islam comme ce qu'un intellectuel arabe de la stature de George Corm nomme « un Islam insécable ». Ils voient dans l'Islam « un fait social total » et appréhendent les sociétés du Proche-Orient comme « structurées par l'Islam »¹⁴, bref appliquent, non seulement en fait mais en doctrine ce qu'ils refusent à leur propre civilisation et aux autres de par le monde : bref, ils édifient à l'Islam la statue de l'Altérité absolue.

C'est, à l'heure battante de la conquête coloniale, ce que fit Ernest Renan en 1862, en lançant ses anathèmes contre l'Islam. Voici ce que proclamait le père des Études sémitiques, en pleine euphorie justificatrice de la conquête de l'Algérie : « À l'heure qu'il est, la condition essentielle pour que la civilisation européenne se répande, c'est la destruction du pouvoir théocratique de l'islamisme, par conséquent la destruction de l'islamisme [...]. Là est la guerre éternelle, la guerre qui ne cessera que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert. L'Islâm [ainsi écrit par l'auteur avec un « I » majuscule et un « â »] est la plus complète négation de l'Europe ; l'Islâm est le fanatisme [...] ; l'Islâm est le dédain de la science, la suppression de la société civile ; c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : Dieu est Dieu »¹⁵.

Il récidiva dans sa conférence sur *L'Islamisme et la science* donnée à la Sorbonne en 1883. Pour Ernest Renan, 1. La science n'est pas arabe : « Cette science dite arabe, qu'a-t-elle d'arabe en réalité ? La langue, rien que la langue [...]. Averroès, Avicenne, Albaténi sont des Arabes comme Albert le grand, Roger Bacon, François Bacon, Spinoza sont des Latins », etc. Il n'est pas besoin de donner tout le raisonnement en détail. Et voici la flèche du Parthe : « L'arabe, qui se prête si bien à la poésie et à une certaine éloquence, est un instrument fort incommode pour la métaphysique. Les philosophes et les savants arabes sont en général d'assez mauvais écrivains ». 2. « Cette science n'est pas arabe. Est-elle au moins musulmane ? L'islamisme a-t-il offert à ces recherches rationnelles quelque secours tutélaire ? Oh ! en aucune façon ! [...]. L'islamisme, en réalité, a donc toujours persécuté la science et la philosophie. Il a fini par l'étouffer ». Après avoir distingué deux périodes, l'explication est donnée : « Les libéraux qui défendent l'islam ne le connaissent pas. L'islam, c'est l'union indissoluble du spirituel et du temporel, c'est le règne d'un dogme, c'est la chaîne la plus

¹⁴ George Corm, *Le Proche-Orient éclaté, 1956-2003*, Paris : Gallimard, 3^{ème} éd. mise à jour, 2003.

¹⁵ Ernest Renan, *Leçon inaugurale* au Collège de France, 23 février 1862.

lourde que l'humanité ait jamais portée. [...]. Ne faisons pas honneur à l'islam de la philosophie et de la science qu'il n'a pas tout d'abord anéanties, comme si l'on faisait honneur aux théologiens des découvertes de la science moderne », etc.¹⁶.

Ce à quoi Jamâl al-Dîn al-Afghânî, alors en exil à Paris, répondit avec une intelligence et une courtoisie extrême¹⁷. Peine perdue : cela confirmait point par point les affirmations de notre Grand prêtre ès-sciences : si le grand réformateur de l'Islam était ouvert à la science, 1. c'est qu'il n'était pas arabe, mais afghan, voire aryen ; et 2. cela prouvait qu'il était en révolte contre l'islam : « Le cheik Gemma-Eddin est un afghan entièrement dégagé des préjugés de l'islam ; il appartient à ces races énergiques du haut Iran, voisin de l'Inde, où l'esprit aryen vit encore si énergique sous la couche superficielle de l'islamisme officiel. Il est la meilleure preuve de ce grand axiome que nous avons souvent proclamé, savoir que les religions valent ce que valent les races qui les professent ». Cela ne suffisait pas et méritait d'être redit en d'autres termes : « Le cheik Gemmal-Eddin est le plus beau cas de protestation ethnique contre la conquête religieuse, que l'on puisse citer »¹⁸.

Il est vraiment difficile d'affirmer, à moins de tomber d'accord aujourd'hui avec des néosalafistes comme Al-Zawahiri qui traitent de *kuffār*, « dénégateurs », « non-croyants », tous ceux qui ne sont pas d'accord avec leur exclusivisme apocalyptique, un Arabe allé subvertir l'Afghanistan, le pays qui, selon Ernest Renan, « est, de toute l'Asie, le Japon excepté, le pays qui présente le plus d'éléments constitutifs de ce que nous appelons une nation »¹⁹, que Jamaleddin al-Afghani ou son disciple Mohammed Abduh, avaient rompu avec l'Islam : la raison scientifique ne s'étant pas reconnue sur les rivages du Monde sémitique, n'étant pas un patrimoine commun de l'humanité auquel chaque civilisation a apporté sa pierre, mais ne pouvait plus être qu'européenne, aryenne au fond. Il fallait donc écrire sur le fronton de l'Université : « Ici, l'on entre ne se reniant ».

Que se passe-t-il avec le discours de Benoît XVI, même sa charge contre l'Islam n'est pas centrale dans le discours de Ratisbonne mais n'est qu'un élément de sa démonstration ? Elle se particularise par un couple formé par deux propositions :

1. Par la bouche de Manuel II Paléologue, il fait une particularité de l'Islam, par le truchement de son Prophète de donner « mandat de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait », ce qui revient à affirmer que la violence est consubstantielle à l'Islam.

2. Il trouve une explication à cette « particularité » : « Pour la doctrine musulmane, en revanche, Dieu est absolument transcendant. Sa volonté n'est liée à aucune de nos catégories, fût-ce celle du raisonnable ».

Si le souverain pontife s'affirme bien pour « un véritable dialogue des cultures et des religions – un dialogue dont nous avons un besoin urgent ». Dans le monde occidental domine largement l'opinion que seule la raison positiviste et les formes de philosophie qui en découlent sont universelles. Mais les cultures profondément religieuses du monde voient précisément dans cette exclusion du divin de l'universalité de la raison une attaque à leurs convictions les plus intimes ». Mais comment dialoguer avec une religion qui est absolument

¹⁶ Ernest Renan, « l'Islamisme et la science », conférence délivrée le jeudi 29 mars 1883 à la Sorbonne lors de la soirée organisée par la Société scientifique de France, et publiée dans le *Journal des débats politiques et littéraires* du vendredi 30 mars 1883.

¹⁷ Jamaleddin al-Afghani, « Réponse du cheik Gemmal Eddine », *Journal des Débats*, vendredi 18 mai 1883.

¹⁸ Ernest Renan, « Appendice à la Conférence précédente », paru dans le *Journal des débats* du 19 mai 1883.

¹⁹ Ernest Renan, *ibid.*

étrangère à « l'universalité de la raison » et qui, puisque le christianisme est présenté comme raisonnable par essence, est exactement le négatif du Christianisme ?

Si Ernest Renan avait prononcé l'exclusion de l'Islam du royaume de la science, c'est-à-dire dans la raison scientifique, Benoît XVI généralise encore l'ostracisme : l'Islam est exclu du royaume de la Raison prise en général, qu'il s'agisse de la science et de la religion. Et s'il regrette, dans les homélies qui ont suivi son discours, que ses propos aient pu être mal compris par des Musulmans, en excluant l'Islam du royaume de la Raison, il l'exclut de l'Universel et le statue en Altérité absolue.

Il donne ainsi une justification théorique à l'islamophobie ambiante, fondée sur un chapelet d'homothétie aussi stupide que dangereux : *violence = terrorisme, Islam = islamisme* et, en fin de compte, *Islam = terrorisme*, ce qui est une forme postmoderne de reformuler la vieille identité *Islam = fanatisme*.

Comme le rappelle fort opportunément Sadek Sellam dans son ouvrage tout récent, *La France et ses musulmans*²⁰, des gens comme Charles Mismar, un positiviste comtiste, pouvait écrire ces lignes prophétiques : « Si la condamnation de l'islam prononcée par M. Renan demeurerait sans appel, si l'histoire et la philosophie lui donnaient raison, si ses idées obtenaient force de loi, la politique à contre sens qui a ruiné notre édifice en Turquie et en Égypte deviendrait en Algérie, de plus en plus méprisante, vexatoire et spoliatrice, au point de rendre la vie impossible aux Arabes et de nous faire considérer par eux comme des ennemis mortels »²¹. Changer aujourd'hui « Algérie » par « Grand Moyen-Orient » et vous avez l'avenir exactement décrit. « Comment des relations convenables peuvent-elles avoir lieu, écrivait à la même époque un autre disciple d'Auguste Comte, Pierre Laffitte, si nous ne savons pas, par notre conduite, montrer la juste estime que nous faisons de la religion de Mahomet ? »²².

²⁰ Sadek Sellam, *La France et ses musulmans – Un siècle de politique musulmane, 1895-2005*, Paris : Fayard, 2006.

²¹ Charles Mismar, « L'islamisme et la science », *Philosophie positive*, mai-juin 1883, p. 438, cité Sadek Sellam, *op. cit.*, 26.

²² Pierre Laffitte, « Considérations sur l'ensemble de la politique extérieure de la France », *Revue occidentale*, 1^{er} septembre 1881, 121, cité Sadek Sellam, *op. cit.*, 34-35.